

# A l'école

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 42

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222131>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## GARE AUX ELECTEURS !

HAQUE fois que je ne suis pas fixé sur l'importance ou les conséquences d'une mesure ou d'une disposition politique quelconque, chaque fois que je suis embarrassé sur le jugement que je dois porter sur les événements, je vais trouver un de nos gouvernants, un de ceux qui nous ont appelé assez insolemment des vaudois moyens.

Le Vaudois moyen est celui qui paie ses impôts, quel qu'en soit le nombre et l'importance, sans murmurer ; c'est celui dont le salaire n'est jamais soumis à aucun changement ; c'est celui dont on ne se rappelle l'existence, que tous les trois ans ; c'est le pauvre bougre de travailleur, de paysan, de commerçant, d'industriel, de professeur, qui accepte de bonne foi toutes les nouvelles épreuves qu'on lui impose et qui supporte la grande pénitence de la vie, patriotiquement.

Je suis donc allé trouver le brave père François, le bon assesseur de chez nous, c'est auprès de lui d'ordinaire que je vais prendre une consultation lorsque quelque chose me chiffonne et je lui ai demandé ce qu'il pensait de toutes les combinaisons qui se discutent actuellement entre les divers partis politiques à l'approche des prochaines élections.

Le père François tourna la tête après m'avoir lancé un coup d'œil dont la finesse disait clairement qu'il se demandait si je ne me moquais pas de lui.

A la fin, voyant que je m'adressais naïvement à son bon sens, il consentit à me faire connaître son appréciation sur l'inquiétude croissante de nos bons parlementaires.

— Ne voyez-vous pas, me dit-il, que tous ces gens-là ne sont rien moins que rassurés. Ils ont par ce Berne un bon fauteur, un tabouret à la pinte du Jura ou de l'Ours. Ils n'entendent plus les récriminations de leur moitié. Et puis ils ont conscience qu'ils sont quelqu'un et non pas la moitié du premier venu !

— Oui, oui ! père François ! Il y a longtemps qu'on sait ça ! les trois quarts de ces messieurs des Chambres Fédérales tiennent surtout à rester en évidence ! Mais vous m'avouerez qu'avec cette tonnerre de proportionnelle, on est rudement embêté pour les votations ! Comment du diable faut-il faire, avec toutes ces listes, dont la plupart portent deux ou trois fois les mêmes noms, pour voter de sorte ?

— Oh ! c'est pas si difficile que ça ; on choisit la liste qui nous plaît le mieux on biffe tout dessus et c'est valable quand même ! Rien de plus simple, il n'y a pas besoin de se casser la boule.

— En effet, père François, c'est simple comme bonjour, c'est tout de même une belle invention que cette proportionnelle ! C'est le progrès ! Eh ! bien puisque c'est le progrès, marchons avec le progrès.

— Bien parlé mon ami, allons boire un verre en attendant ces votations !

L. Ecteur.

A l'école. — Au cours d'instruction civique le maître interroge un élève :

— Que faut-il faire, Rambaud, pour être enterré avec les honneurs militaires ?

Rambaud, qui a dix ans, se gratte la tête, réfléchit, puis, sûr de son fait, s'écrie :

— Faut être mort, monsieur.



PÈ DZENÈVA

## LA SOCIËTA DAI NATION

RA, l'ài a, pé l'Urope et pllie llien, on pucheint cotterd dé fenne que fant martsì lè z'hommo bin adraí. L'ein a dâi vilhies et dâi dzouvenes, dâi galèzes et dai pouettes.

La pllie retse et la pllie grôcha, l'est la mère Ique, que l'a dza dâi mouf d'infants, lo Canadâ, la Djamaïque, lo Bresí, lo Chili, etc.

Aprè cein, l'a na balla dama quasù asse retse et asse grantâ que la mère Ique. L'est la dama Britannia. Et pu, la dama Gaulatie, que l'est bin galèza, Fraù Germania que l'a zù na pucheinte tsecagne avoué son hommo et que l'a saillâ dèfrou de l'hotò. Pù l'Étalique que vegnai fieraude adí pí, rappò à sè doù riere-oncllio Césâ, lo Djúlo et l'Auguste que l'ant bâtsi lo maí dé juíet et lo maí d'òut.

L'a onco l'Escandinavie que vegnai d'amont, la Libérique que l'est botecànna de Malaga, la balla Kanique que l'est adí ein nièze avoué ses bouèbes.

Et pu duve pernettes oncodzouvene, l'Eslovaquie et la Gosselavie que l'ant héretâ de l'Hongrie et de l'Autruche, leu mère-grand.

L'ein a onco iena que l'étaí na pucheinte balla fenna que fasaí la nique à la mère Ique avoué son arzeint et son bllia. Mà l'est on bocon braque, sta pourra Russie. Po couméncí, l'a tsandzí dé sobrequieit. Ora, s'appelle la Soviétacie.

La pourra fenna l'a mau èlevâ sè valets : sant devegnu dâi z'orguoíáo et dai lârro : L'ant trovâ moian, tsi leù, d'eincobllia lo sèlao po avâi na granta vèpra que l'ai d'iant « lo grand soí ». Dinse, pllie min dé né et pllie min de dzo : l'est adí la miné. Fant cein po poâi robâ tot cein que pouant trovâ et étertí lé pouirro que voudrant se réveindzí.

Adon, lè dame dâo Cotterd ant saillâ dèfrou la Soviétacie, rappò à clli lârro de valets.

Po finí, l'ài a na boûna vilhie, asse ridaïe qu'ouna pomma reinette ein févrâ, mà adí galèza ovoué son tsapí dé deintalle et son cotillon rodze et bllian, adí grachâose et pllienna d'écheint. Vo l'ai dzâ comprai, vo la cougnaite bin, pardine : l'est noutra bouna mère-grand, l'Helvétie.

Suzette à Djan-Samüet.

## L'ELOGE DE LA COLÈRE

OMME je refusais de lui prêter de l'argent, un ami me parla franchement : « Si tu savais, mon cher, quel imbécile tu es ! »

Durant une demi-heure, il développa ce thème. Pour fortifier sa thèse, il cite des exemples, rapports des propres personnes compétentes, multiplie les arguments, me convainquit.

Puis, il jura qu'il n'avait pas besoin de mon appui et, pour mieux me punir, fit le serment de ne plus m'emprunter un sou :

— Pas ça ! criait-il en désignant le bout d'un ongle qu'il fit craquer, entre ses dents ; pas ça, tu comprends ?...

J'avais compris. Il s'en alla, claquant la porte. Probablement qu'il ne reviendra jamais plus.

Voilà comment l'amitié cesse alors qu'elle devrait commencer : au moment où l'on se comprend !

\* \* \*

Dans le discours de mon ami, il y avait de l'exagération sans doute, mais aussi de la vérité, le ton convaincu de la voix, la sincérité du regard, la belle indépendance du geste, tout cela en témoignait superbement. Ravi autant qu'ému, je regardais cet homme que j'allais bientôt perdre ; pour la première fois, il osait être franc.

Il y eut bien dans l'exorde des phrases méchantes qui cherchaient à blesser, cependant, elle ne portèrent point, on les sentait trop calculées dans leurs effets, les autres vinrent ensuite, alourdies de reproches encore inexprimés, et là, de toute mon âme j'écoutai.

Je sus comment l'affection réciproque de deux êtres, loin de les unir, les sépare. Egoïste ou insouciant, on attache pas assez d'importance aux confidences faites, l'ami en garde un sentiment de solitude qui ne s'efface pas. Il se tait à cause de son amitié même, par crainte de blesser à son tour, mais se souvent du mal causé, car il n'est pas dans la nature humaine d'oublier autre chose que les joies...

Il suffit après d'un instant de mauvaise humeur et les peines s'expriment par des mots de rancune.

Sincèrement, j'avais cru comprendre mon ami. Il m'en avait donné l'assurance et j'en étais persuadé. Or, voici que soudain, il me jetait le contraire à la face. Dans sa colère, il me remémorait pêle-mêle telle de ses aventures d'amour qui le toucha et me laissa indifférent, tel ennui qui le tourmenta sans m'affliger, tel service qu'il me rendit dont j'eusse dû le remercier. A mesure qu'il s'emportait, je saisis mieux combien notre affection nous avait tenus éloignés l'un de l'autre, combien sa haine, maintenant, nous rapprochait.

Car c'est une chose curieuse à constater, la loyauté découle souvent de la méchanceté, le mensonge de la bienveillance. Le vice et la vertu ne sont pas opposés autant qu'il peut sembler ; leurs points de contact se confondent, une zone commune les relie où seuls les grands moralistes se retrouvent. Du moins l'affirment-ils.

Or, quand on s'aime, une délicatesse mutuelle nous fait détester la complète franchise, les vérités qui sont ennuyeuses à entendre, on les garde pour soi, c'est une question de tact et c'est une sottise, les amis s'ignorent au lieu de se connaître. Tout au fond d'eux-mêmes ils sentent bien qu'ils vivent désunis et pourtant se supportent.

Mais supporter n'a jamais signifié comprendre.

Ainsi, les rapports gagnent en courtoisie ce qu'ils perdent en sincérité, la politesse met un masque sur les visages et nous fabrique une âme.

\* \* \*

Le rêve avait été d'exprimer ses idées à quelqu'un qui nous fut semblable. On pensait : je ne lui cacherai ni mes défauts, ni mes penchants,